

# LE MONDE ILLUSTRÉ

59<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 3014.

SAMEDI 25 SEPTEMBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED JOUSSELIN



LA CÉRÉMONIE DES INVALIDES. — Le vendredi, 18 septembre, il y eut, sur l'esplanade des Invalides, une cérémonie grandiose, au cours de laquelle le Président de la République remit leur drapeau à deux régiments territoriaux et décora de nombreux soldats blessés. Après avoir attaché la croix sur la poitrine d'un brave alpin de son ancien régiment, le Président lui donne une accolade chaleureuse et émue.

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

### INTIMITÉS

Le *Nouveau Palais*, de Postdam, résidence habituelle du kaiser, n'est, à proprement parler, qu'un immense cube de pierres, plaqué de pilastres et percé d'innombrables fenêtres, avec quelques prétentions à singer Versailles. En dépit de son nom, il n'est pas *nouveau*, car il date de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Frédéric II le construisit, après la guerre de Sept ans, pour prouver à l'Europe qu'il n'était pas ruiné, — et il se ruina pour établir la chose. Le dôme du château est formé d'une grosse couronne de plomb que supportent trois figures de femmes, les jupes au vent; elles représentent les trois ennemies de Frédéric : l'impératrice Marie-Thérèse, la Tzarine Elisabeth et Mme de Pompadour; chacune d'elles tourne le dos à son pays; symbole d'un goût parfaitement prussien encore aujourd'hui très apprécié de tous les touristes allemands qui visitent Postdam.

En face du *Nouveau Palais*, et séparées de lui par une immense cour, s'élèvent des casernes en hémicycles, beau morceau d'architecture dans le genre italien, fouillis de colonnes, de clochets, de portes triomphales, de perrons et d'arcades, d'un ensemble un peu confus et compliqué, mais théâtral, inspiré manifestement des décorations de Piranèse et de Servandoni.

Le Palais contient, dit-on, deux cents chambres; je ne les ai pas comptées; d'ailleurs on n'en visite qu'une partie: j'ai souvenir d'une succession de salles assez délabrées, tendues d'étoffes, surchargées de moulures de plâtre peint. Frédéric II a bâti tout cela « à la diable », pressé d'en finir, et l'ornementation du château se ressentira toujours de cette hâte: ainsi les cheminées sont toutes pareilles: elles ont été commandées « en gros » à un marbrier qui y a épuisé un stock de triste marbre gris et ne s'est pas attardé à varier les formes. Les cicerones attirés font admirer une salle d'un aspect déroutant: elle est ronde, mais plus évasée en haut qu'en bas: on croirait, quand on entre là-dedans être tombé dans le fond d'un gigantesque bol. C'est, en effet, la *Tassen-Zimmer* — la chambre-tasse, et c'est là qu'on prend le café. Ceci encore est une conception tout à fait prussienne: servir le café dans un salon affectant la forme d'une tasse constitue là-bas un raffinement d'un goût exquis et les touristes teutons se dérident et chuchotent d'un air admiratif à l'aspect de cette merveille.

N'ayant pas de relations dans la maison, je n'ai donc parcouru que les pièces ouvertes à tout venant en l'absence de la cour; mais, depuis lors, les très indiscrets *mémoires* d'une ancienne dame d'honneur de l'impératrice actuelle d'Allemagne m'ont amplement renseigné sur ce que je n'ai pas vu du *Nouveau Palais*, et j'ai compris pourquoi on tient soigneusement fermées les portes des appartements privés du kaiser et de sa compagne: la majesté impériale n'aurait rien à gagner à leur exhibition; la légendaire parcimonie prussienne règne là en maîtresse absolue; les Hohenzollern d'aujourd'hui observent pieusement les traditions familiales du temps où le grand Frédéric faisait recoudre *des redingotes à ses boutons*, lesquels étant de cuivre, présentaient sur le vêtement qu'ils ornaient l'avantage de ne pas s'user; et du temps aussi, plus rapproché, où, déjà empereur d'Allemagne, le vieux Guillaume, — celui de 1870, — quand on annonçait le dîner, ne manquait jamais de baisser la mèche de la lampe, posée sur son bureau, afin qu'elle consumât moins d'huile pendant qu'on était dans la salle à manger.

Ce n'est pas simplicité, c'est économie de parvenus, friands d'une pompe écrasante quand ils sont en scène, mais retournant instinctivement à la médiocrité ancestrale, dès qu'il n'est plus question d'éblouir la galerie. L'indication la plus probante de cette fureur du *paraître* est dans le contraste entre la garde-robe de l'empereur et sa lingerie intime: il a quinze cents costumes d'apparat; mais il ne possède que six chemises, la demi-douzaine historique dont tout prince prussien est pourvu. Encore ces chemises sont-elles à poignets sans manchettes: celles-ci, Sa Majesté les fixe à ses manches à l'aide de boutons mobiles, comme pourrait le faire un simple lieutenant. Les chaussettes impériales — une douzaine de paires, jamais plus, — sont en coton, brunes ou jaunes. L'im-

pératrice n'est pas mieux fournie: ses trains en drap d'or ou d'argent ont vingt pieds de long, mais ses armoires contiennent « juste » assez de linge de corps à mettre d'une lessive à l'autre ». En mouchoirs: une douzaine d'ordinaires, une demi-douzaine de brodés et quatre en dentelles. Comme elle veut toujours porter à la main l'un de ces derniers quand elle est en toilette ou demi-toilette, sa femme de chambre est obligée de les laver dans sa cuvette!

Il arrive parfois que tout le linge de l'impératrice est au blanchissage. Alors une servante va prendre, dans le panier au linge sale, ce qui est nécessaire, donne un coup de fer, et voilà une lessive économisée. Il faut ajouter, pour compléter le tableau, que l'impératrice payant, de sa bourse personnelle, le lavage de son linge, visite et compte soigneusement ce qu'on lui rapporte de la buanderie; si frau Schultze, — la blanchisseuse, — y mêle par mégarde un mouchoir ou un faux-col appartenant à l'empereur, elle est sévèrement réprimandée.

En vérité, chacun, en ces matières, se comporte comme il lui convient, et il serait mesquin, presque déplacé, de fureter dans ce linge sale, si l'on n'y devait découvrir l'explication d'un fait qui nous touche de très près, je veux dire le goût immodéré que témoignent tous les Allemands pour nos armoires à linge. Si le couple impérial est réduit, sur cet article, à une portion si modeste, jugez de ce que doit être le dénuement d'un pauvre lieutenant ou même d'un simple colonel! Et quel doit être leur ébahissement lorsque, dans nos maisons bourgeoises, ayant habilement croché les serrures, ils aperçoivent les piles de draps, nous des douzaines de faveurs aux couleurs variées, les amoncellements réguliers de chemises, de mouchoirs, de taies d'oreillers, de nappes et de serviettes, luxe français par excellence, le premier que songe à s'offrir un petit ménage de chez nous dans son ascension lente et laborieuse vers le bien-être! Et comme voilà expliquée la rapacité que les gentilshommes officiers d'outre-Rhin apportent à emballer toutes ces choses à destination de leurs placards vides et de leurs ménagères démunies.

En ce qui concerne S. M. l'impératrice d'Allemagne, ses visites hors de l'empire ont cependant fait naître en elle quelque velléité de confort et même de raffinement: c'est ainsi qu'un beau jour, elle juge peu convenable que son petit trousseau de lingerie repose, dans ses armoires, à même sur les planches; elle fait demander *du papier* dont on garnirait les rayons. Il faut s'adresser au grand-maréchal de la cour, chargé d'autoriser toutes les dépenses, et celui-ci répond qu'il ne dispose d'aucun crédit *en faveur d'un tel luxe*. Une dame d'honneur, soucieuse de se pousser dans les bonnes grâces de Sa Majesté, achète, de ses propres deniers, un rouleau de papier à deux marks cinquante; mais la lingère refuse de l'employer parce qu'il n'est pas revêtu du timbre que doit apposer le maréchal de la cour sur tout objet soumis à son contrôle. Correspondance aigre-douce entre l'impératrice et le grand-maréchal: refus obstiné de celui-ci, terreur de la lingère qui se voit déjà privée de son emploi, — peu absorbant comme on devine. Intervention de la dame d'honneur qui consent bien à avoir fait une *avance*, mais qui tient à être remboursée de ses cinquante sous. L'affaire se termine par un rapport du grand-maréchal au trésorier impérial, rapport ainsi conçu: « Il n'y a, dans aucun service, la somme nécessaire au paiement de cette dépense. Vous le ferez savoir à Sa Majesté l'empereur et obtiendrez Sa Haute autorisation en vue du règlement, car c'est Sa Majesté l'impératrice qui a gracieusement ordonné l'achat ». L'empereur commanda de payer, afin d'éviter une révolution de palais, mais non sans accueillir ces deux marks cinquante imprévus, par une grimace de mécontentement, laquelle d'ailleurs, ne pouvait donner qu'une très faible idée de celle qui doit contracter ses augustes traits à la pensée des quarante millions quotidiens, coût de la guerre qu'il a déchainé.

On sait que lorsque le kaiser voyage, et ne dut-il passer qu'une heure dans quelque ville de son vaste empire, il exige que, dans l'appartement à lui réservé, soit aménagé un cabinet de toilette somptueux, n'ayant jamais été utilisé avant lui par personne et destiné à disparaître après la visite impériale. Ce singulier caprice coûta certain jour vingt mille marks à la ville de Cologne. D'autres hôtes s'en tirent à meilleur

compte, mais la conviction ne s'en est pas moins répandue en Allemagne que, en ce qui concerne les soins de propreté, l'empereur est le plus délicat et le plus raffiné des hommes. Or ici encore se retrouve le même désaccord entre ce qu'il est et ce qu'il veut paraître. Insolemment exigeant chez les autres, il se contente de peu chez lui: le bain de Sa Majesté, au *Nouveau Palais*, consiste en un tub de zinc peint, placé dans un petit corridor fermé par un rideau et encombré de valises et de cartons, qui sert de passage à côté de la chambre impériale. L'installation hydrothérapique est, au reste, dans tout le château, des plus rudimentaires; aucune conduite d'eau chaude ou froide; constamment les escaliers et les couloirs sont encombrés de domestiques portant des seaux, et montant l'eau dont les cabinets de toilette sont dépourvus. Un jour, la comtesse d'Eppinghoven, — c'est le pseudonyme de la dame d'honneur aux souvenirs de laquelle nous empruntons ces détails intimes, — lisait à l'impératrice un article de Revue où il était mentionné que, en Amérique, les chambres, même de prix modique, sont toutes munies de robinets d'eau froide et d'eau chaude: « Oh! fit Sa Majesté, je me considérerais comme au paradis si l'empereur, moi et mes enfants jouissions de cette commodité ».

Quelqu'un qui ne se considéra pas comme au *Paradis* quand il séjourna au *Nouveau Palais*, c'est le roi Léopold II, de Belgique, rendant à Guillaume II la visite que celui-ci lui avait faite à Ostende. L'appartement qui lui fut réservé ne comportait pas de salle de bain: le grand-maréchal de la cour, chargé d'assurer le confort de l'hôte délicat du kaiser, imagina de placer, dans le cabinet voisin de la chambre royale, un de ces bassins de fer blanc comme on en trouve encore dans certains chefs-lieux de canton de chez nous, et qu'un porteur d'eau remplit d'eau froide, élevée ensuite à la température voulue au moyen d'une rampe de gaz placée au-dessous de la baignoire.

Le lendemain de son arrivée, Léopold qui avait beaucoup admiré l'éclat des fêtes de la veille, se lève de fort bonne humeur et entre dans son bain sans méfiance, mais précisément du côté où chauffait la rampe de gaz. Au même moment des hurlements retentissent dans tout le palais. A ces cris lamentables, les sentinelles qui montent la garde devant le portail, donnent l'alarme; une nuée de fonctionnaires et de valets se précipitent vers les appartements du roi. Les clameurs ne cessent pas, au contraire, elles redoublent; le comte Liebenau, grand-maréchal l'intendant du palais, l'aide de camp de Léopold, s'armant de courage, pénètrent dans le cabinet de bains où, à leur grand effarement, ils aperçoivent Sa Majesté belge, aussi peu vêtue que si la mode n'avait jamais changé depuis le septième jour de la création du monde, dansant un impromptu, réclamant en allemand et en français du saindoux, du cold-cream, de l'huile, n'importe quel corps gras, et désignant, d'un geste précis, l'emploi urgent qu'on en devait faire... Les causes de l'incident furent gardées secrètes: on s'étonna de la destitution du comte Liebenau, et quelques initiés seulement comprirent pourquoi le roi des Belges ne monta pas à cheval pour la revue de ce jour-là et assista, debout, de sa fenêtre, au défilé des troupes impériales.

Ce comte de Liebenau, avant que le bain du roi Léopold lui eût coûté sa place, n'avait pas eu la main heureuse à l'égard des souverains régnant sur les nations qui forment aujourd'hui la quadruple entente: quand le futur roi Edouard VII, alors prince de Galles, vint à Berlin, en 1889, ses domestiques, depuis le premier valet de chambre jusqu'au groom, ne cessèrent de se lamenter, assurant qu'on les laissait mourir de faim. Un soir, à dîner, ils refusèrent le menu que les cuisiniers du château leur servaient: porc froid et salade de pommes de terre. En vain le grand maréchal essayait-il de leur persuader que c'était là un régal des dieux et que Sa Majesté l'empereur lui-même, préférerait à tous autres, ces deux mets favoris; en bons anglais les serviteurs du prince de Galles réclamaient du rosbeef et des œufs, menaçant de se plaindre à leur maître et d'aller manger à l'hôtel aux frais du roi de Prusse.

Trois ans plus tard, lors du voyage en Allemagne du roi et de la reine d'Italie, celle-ci remarqua qu'une de ses dames d'honneur parvenait à peine à se tenir debout, et que la pâleur de son visage témoignait d'un grave état de

faiblesse. La reine Marguerite questionna sa suivante, laquelle avoua qu'elle mourait de faim, n'ayant pu se décider à toucher au repas qu'on lui avait servi, de crainte d'accidents plus graves encore qu'un évanouissement causé par le manque de nourriture : « — En quoi consistait donc votre déjeuner ? — Il se composait, Majesté, d'une soupe aux lentilles, d'un carré de porc frais, d'un plat de pommes de terre à l'eau et d'une cruche de bière », répondit la pauvre dame d'honneur dont l'estomac vide se contractait encore douloureusement à cette énumération. La reine d'Italie dut aviser l'impératrice d'Allemagne, laquelle convoqua immédiatement le grand-maréchal, qui en référa à l'intendant, par qui fut prévenu le majordome du palais, et celui-ci se rendit aux cuisines pour tâcher d'organiser un en-cas à destination de l'exigeante italienne. On ne dit pas si celle-ci mourut d'inanition avant qu'on pût lui servir un repas présentable. Si la dame survécut à l'hospitalité de la cour prussienne, elle ne doit pas s'étonner aujourd'hui en lisant les récits des formidables goinfreries et des saouleries épiques qui ont marqué partout, à travers la Belgique et le nord de la France l'invasion des Boches. Ceux-ci profitent de la guerre pour se décarémer et montrent du goût pour la bonne chère quand il suffit, pour la payer, de quelques fusillades de femmes ou d'une simple menace de pendaison.

G. LENOTRE.

#### POUR LES ÉPROUVÉS DE LA GUERRE, S'IL VOUS PLAÎT !

C'est aujourd'hui la Grande Journée, celle où tous nous allons pouvoir donner une preuve d'affection, de tendresse, de sollicitude et de reconnaissance, à nos vaillants soldats, à nos chers blessés, à nos héroïques mutilés, aux pauvres qui pâtissent, aux veuves, aux mères, aux enfants, à tous ceux, en un mot, qui physiquement et moralement souffrent par le fait de la guerre odieuse et furieuse qu'a déchaînée un sinistre maniaque affolé d'orgueil.

Nombreuses sont les œuvres qui se sont formées pour tâcher de parer à tant de vicissitudes, à tant de douleurs, à tant de maux. Les unes ont pensé aux soldats, les autres aux paysans, d'autres encore aux pauvres des villes, ou aux réfugiés des régions envahies. Celles-ci ont voulu essayer de secourir les éclopés, d'aider les aveugles, les assourdis, les bancals et les manchots ; celles-là ont désiré donner des abris, des vêtements, de la nourriture, à ceux qui n'avaient rien de tout cela. De charitables cœurs se sont émus à la pensée de l'état misérable dans lequel se trouvent ceux des nôtres que l'ennemi a fait prisonniers. Des comités ont résolu de faire tous leurs efforts pour tâcher d'arracher à la détresse angoissante, au désespoir, celles que la mort de leur mari laissait sans ressources, sans secours, sans soutien, ou bien — plus intéressantes et plus dignes de pitié, — celles qui, dénuées de tout, serraient désespérément contre leur poitrine tarie des babies pâles et souffreteux, ou encore les pauvres femmes qui, suivies d'une théorie d'enfants de tous âges, sont devenues, — hélas, les pauvres ! — des chefs de famille qui devront assurer l'existence de la pauvre petite troupe, dont à deux, il était déjà si difficile de satisfaire tous les besoins.

Mais, et surtout, il y a eu les hôpitaux, où des femmes admirables, de magnifiques bienfaitrices ont dépensé sans compter leurs forces et leur argent. Elles ont donné avec une prodigalité obstinée, avec fièvre, avec furie, tout ce qu'elles pouvaient offrir aux victimes des champs de bataille. Elles les ont soignées, nourries, choyés, remis sur pieds. Chirurghiens, médecins, médicaments, nourriture, vêtements, distractions, elles ont tout payé ! Hélas ! la guerre est longue, les blessés ont été fort nombreux, et se sont succédés sans répit dans les lits toujours blancs et douilletts... Les anges de bonté, à présent, sont pauvres ; elles font des prodiges pour que leurs pupilles soient aussi parfaitement dorlotés à présent qu'il y a quelques mois, mais la tâche charitable devient de jour en jour plus ardue et le budget est de plus en plus difficile à établir. Il faut que l'on aide, beaucoup et vite, celles qui ayant, de grand cœur, apporté tout ce qu'elles possédaient, se trouvent maintenant à court... gênées !

C'est ce que le Syndicat de la Presse française, approuvé par le Ministre de l'Intérieur, entend faire ; c'est ce qu'il s'appête à réaliser grâce au concours chaleureux, plein de zèle et d'enthousiasme de nous tous, les civils, qui serons trop heureux de donner une fois de plus à nos soldats une preuve de

notre constante affection, de notre fervente gratitude !

Donc, aujourd'hui dimanche une foule de douces et gracieuses jeunes filles vont, à travers la France, tendre leurs escarcelles, en faveur des œuvres qui secourent les éprouvés de la guerre. Les œuvres bénéficiaires appartiennent à toutes les opinions, à tous les partis : c'est pour tous les Français qu'on tend la main, et non pour un groupe ou pour un autre : mais en raison même de cet éclectisme, les œuvres à aider sont fort nombreuses, il faut que la recette soit magnifique.

La France peut faire grand ; elle tiendra à ce que son geste, en ces circonstances, ait une ampleur et une magnificence incomparables !

La pensée d'aider à bien soigner nos blessés, de secourir ceux que la lutte sauvage a atteints pour toujours, ou d'épargner des pleurs cruels à tant de mères, à tant d'enfants, suffirait pour que chacun mît à maintes reprises, gaillardement la main à sa poche.

Mais il y a aussi, aujourd'hui, un attrait matériel à faire le bien. Le Syndicat de la Presse française, vous le savez, a organisé une fort ingénieuse et fort attrayante tombola, qui peut faire entrer la fortune en votre maison. En échange d'une pièce de monnaie d'or, d'argent ou de bronze, comme vous l'entendrez, comme votre cœur vous le dictera, comme vos moyens vous le permettront, vous pourrez acquérir une de ces petites pochettes de papier qui contiendront ou une ravissante reproduction en couleur du dessin d'un grand maître, ou un billet de tombola.

Dessins et billets ont exactement la même épaisseur, le même poids, dans la petite enveloppe qui les contient. Si la chance vous favorise, si vous êtes l'heureux acquéreur d'un des billets qui participeront au tirage, (lequel aura lieu au Crédit Foncier), dites-vous que vous pouvez gagner 25.000, ou 10.000, ou 5.000, ou 3.000 fr., ce qui, par ce temps de guerre, est déjà un fort appréciable Pactole ! Et puis il y a une quantité d'autres lots !... Etes-vous un abonné de la veine, un habitué du succès ? Rien ne vous empêche, au cours de vos achats de pochettes, d'acquérir plusieurs des enveloppes prédestinées. Elles sont 100.000 ! Et alors !...

Que de beaux rêves, et ensuite que de réalités agréables, heureuses résulteront de cette tombola !

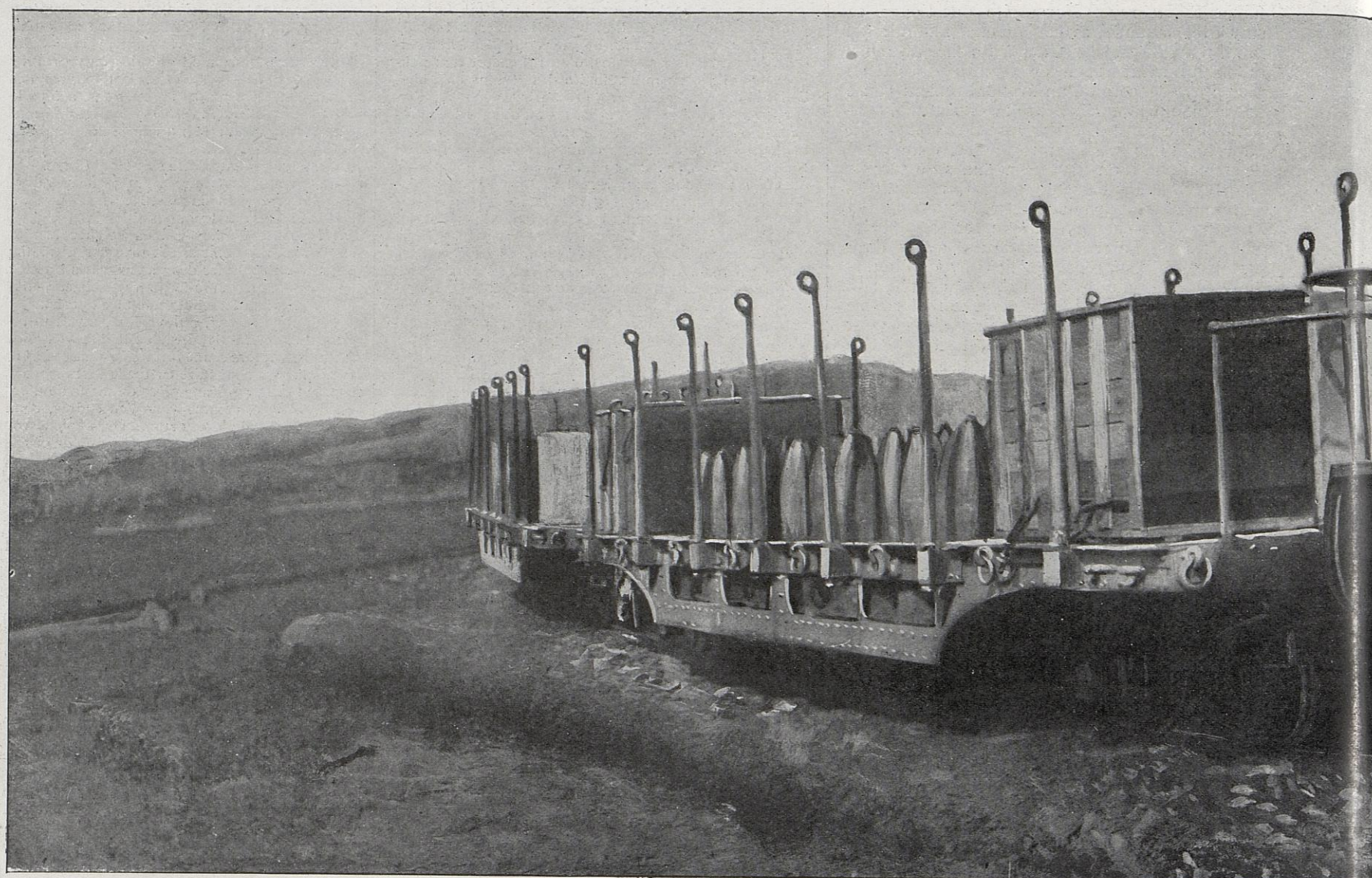
Sans compter que, à ces heures où vous serez seul, en face de vous-même, vous vous direz que vous avez bien rempli votre devoir de Français et vous en serez fier.

Achetons des petites enveloppes ; bourrons-en nos poches.

Alfred-JOUSSELIN.



SUR L'YSER. — Les alliés font bonne garde sur la rivière désormais fameuse que les Allemands n'ont pu franchir. Dans des péniches dont voici un spécimen soldats belges et anglais y exercent, la nuit, une incessante surveillance et rien n'égale la mélancolie de ces veillées devant le paysage désolé que l'obscurité rend encore plus tragique.



L'EFFORT FRANÇAIS POUR LES MUNITIONS. — Le Président Poincaré et M. Millerand, en visitant les services de l'arrière, sont montés sur un train spécialement affecté



UN DÉPOT DE MUNITIONS. — A quelques centaines de mètres du front un véritable champ d'obus et de munitions diverses assure la consommation quotidienne de nos canons, crapouillots, mitrailleuses et fusils.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE ET LE MINISTRE DE



transport des munitions de l'arrière au front et constatent que le ravitaillement en obus de tous calibres s'effectue maintenant d'une manière rapide et abondante.



LES SERVICES DE L'INTENDANCE. — Dans une gare régulatrice, le Président et le Ministre de la guerre se font donner, par un chef de l'intendance, des explications détaillées sur les services de l'arrière.

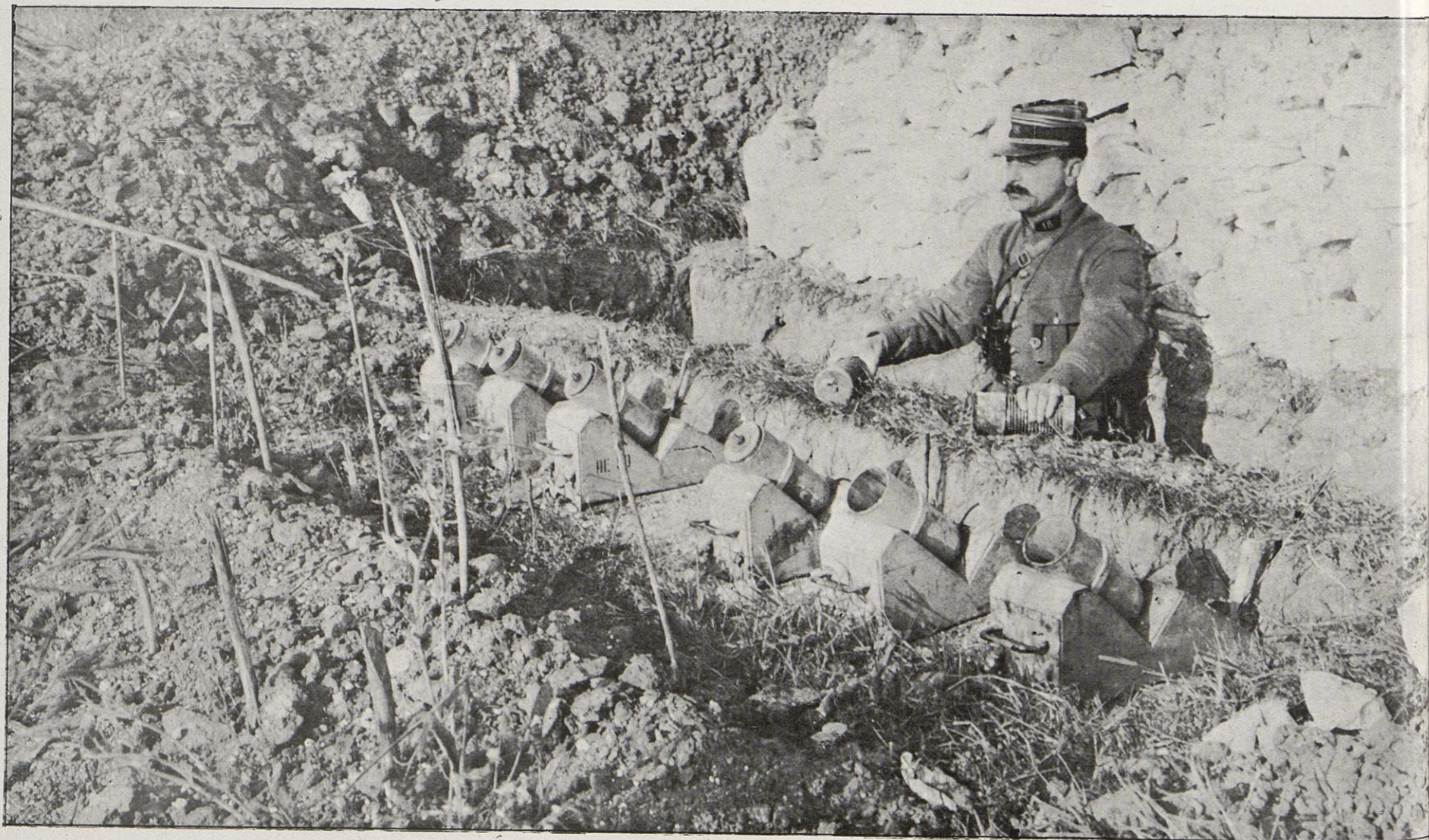
LA GUERRE VISITENT LES SERVICES DE L'ARRIÈRE



LES OUVRAGES BLANCS. — Le terrain après un combat autour de cette position formidablement organisée par l'ennemi.



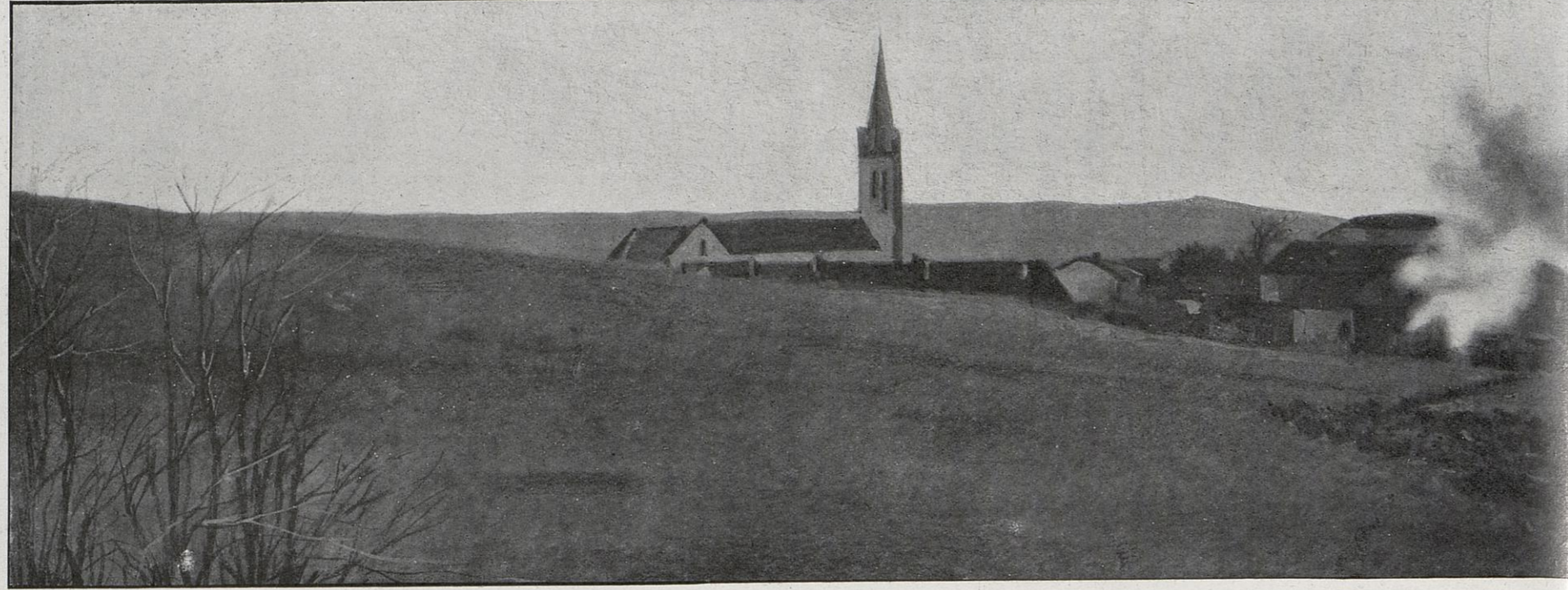
Les morts allemands jonchent le sol. Notre défense de fils barbelés aura coûté de nombreuses pertes aux assaillants.



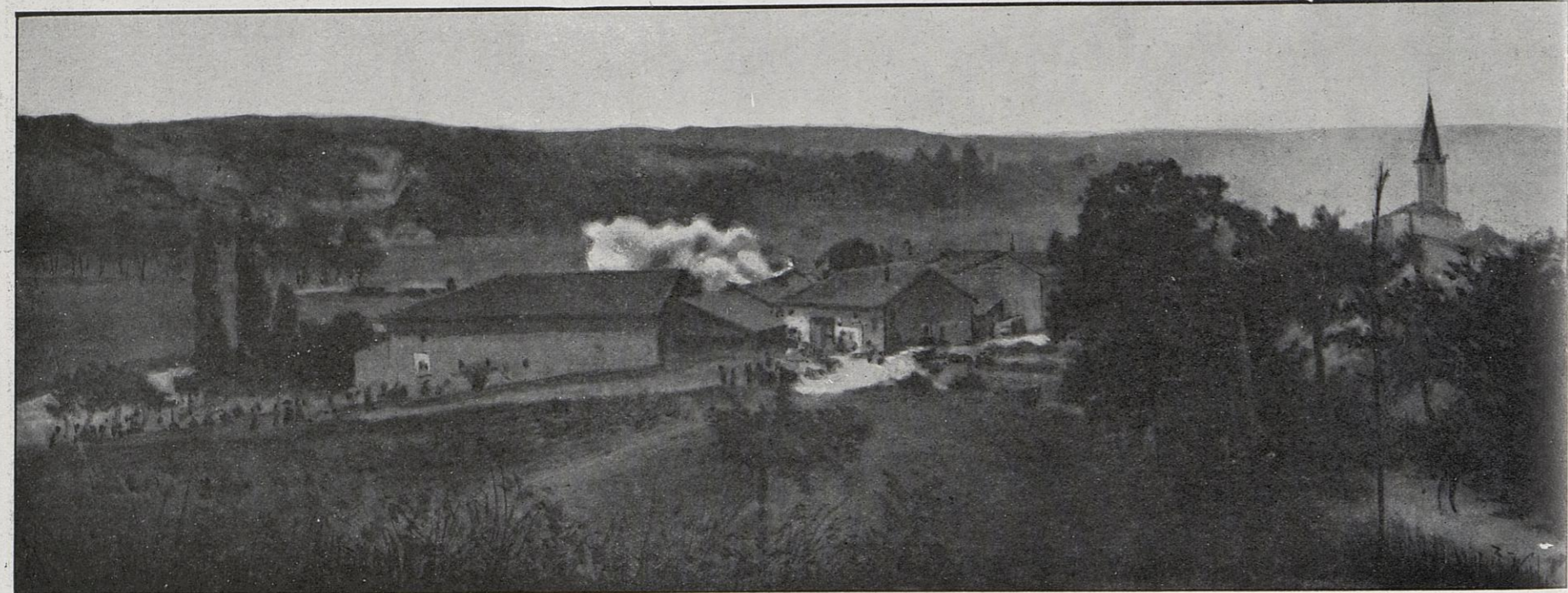
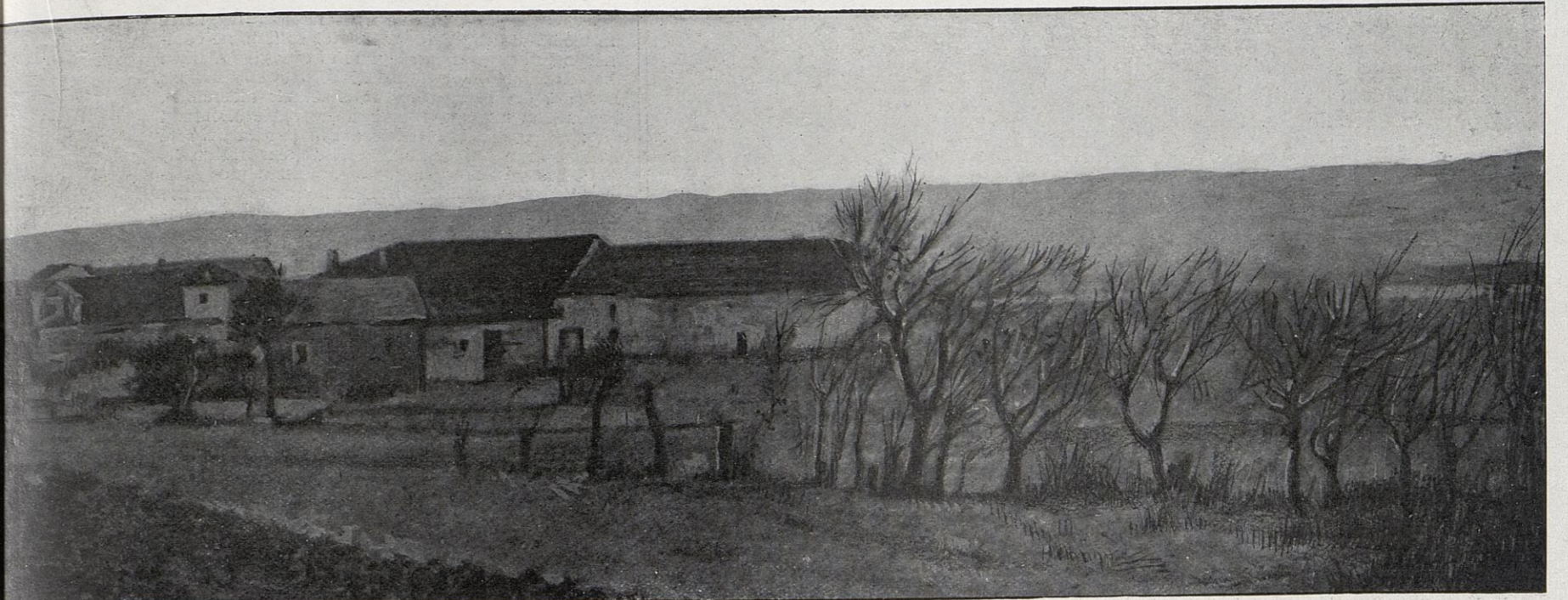
DANS LE SECTEUR D'ARRAS. — La « petite classe » des crapouillots va participer au travail, on lui donne sa pâture.



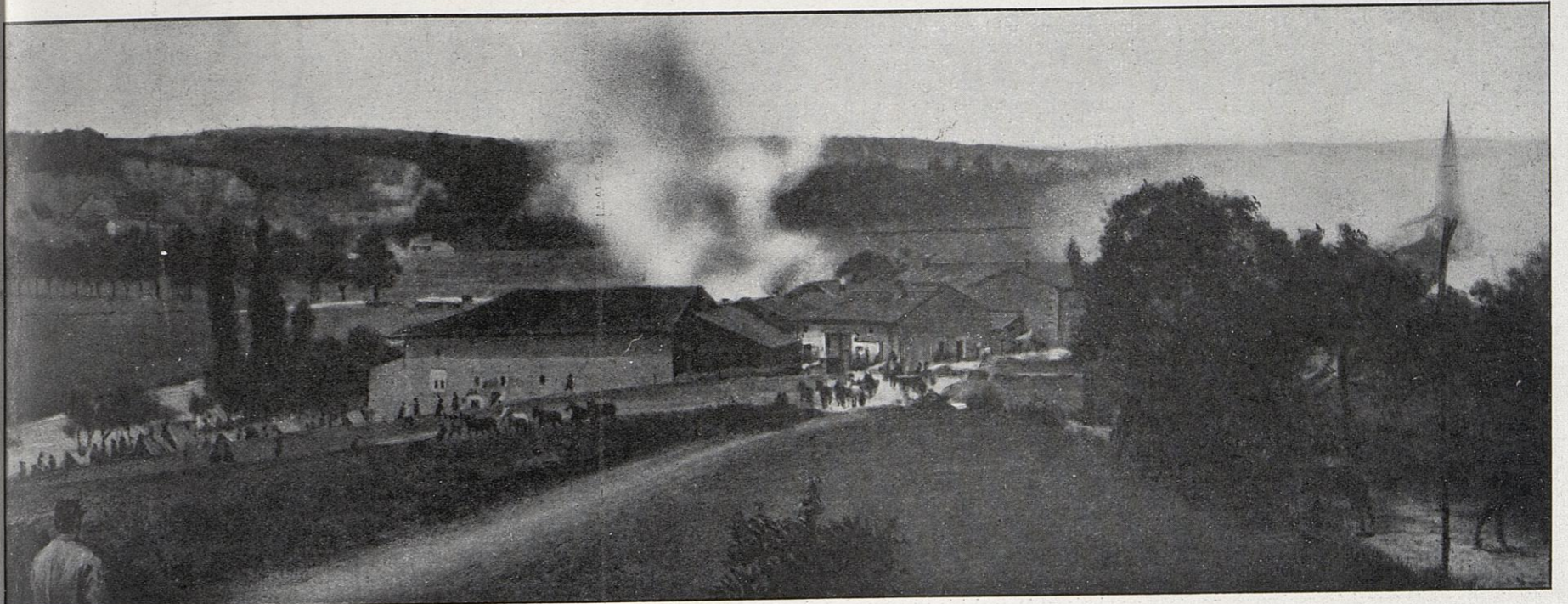
A ARRAS. — La chapelle du St-Sacrement vue par une brèche dans un bâtiment de la citadelle.



I. — LE PREMIER OBUS. — L'ennemi a réglé son tir sur un village du front. — Le premier obus incendiaire tombe non loin de l'église, dont le clocher a été évidemment visé. Mais le but n'est pas atteint.



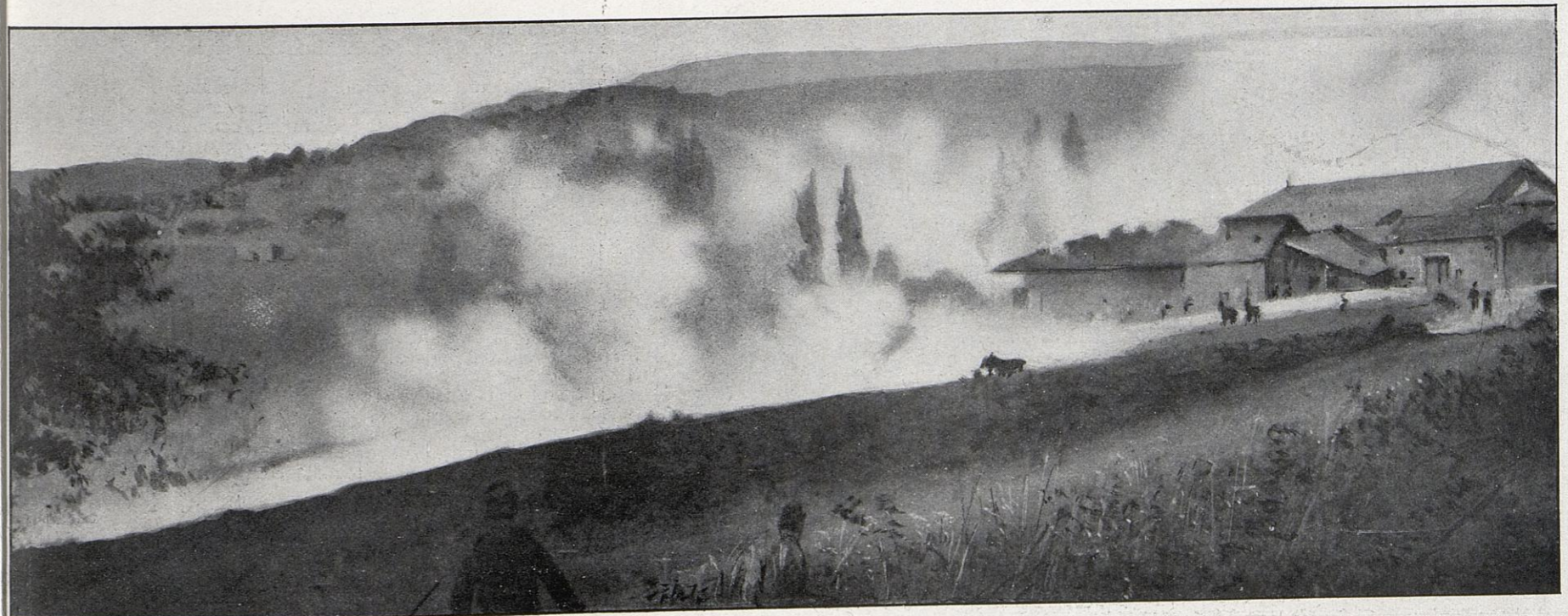
II. — L'INCENDIE EST ALLUMÉ. — Les obus se succèdent ; ils ont créé un foyer d'incendie ; le nuage de fumée se développe...



IV. — L'ŒUVRE DE DESTRUCTION. — Au-dessus du village ce n'est plus qu'un nuage de fumée : chaumières et maisons innocentes s'effondrent.



III. — LES OBUS PLEUVENT. — De toutes parts monte la fumée des explosifs et des incendies, qui va s'épaississant.



V. — ET LE CRIME S'ACHÈVE. — Mais, demain, le village renaîtra de ses cendres. L'ennemi en sera pour son crime inutile...

QUELQUES PHASES DU BOMBARDEMENT D'UN VILLAGE, EN LORRAINE



Un dépôt de blessés près du front, pendant la bataille.

### POUR LE TRANSPORT DES BLESSÉS

Aux heures angoissées que nous traversons, si quelque chose peut en diminuer l'amertume, c'est la constante



Appareil servant à évacuer les blessés des tranchées.

préoccupation d'apporter le plus de soulagement possible aux souffrances.

Dès les débuts de la campagne, notre florissante industrie automobile nous fournit en abondance des véhicules confortables et rapides pour le transport des blessés aux formations sanitaires de l'arrière.

Mais, bientôt, la guerre de tranchées souleva de nou-

veaux problèmes qu'il avait été impossible de prévoir.

Pour réduire au minimum les conséquences des explosions d'obus, on creuse ces tranchées de façon à ce qu'elles présentent sur tout leur parcours des courbes brusques. Les épaulements ainsi produits forment des écrans protecteurs qui arrêtent les éclats de projectiles.

Les hommes de relève circulent aisément dans ces étroits boyaux, mais on comprendra facilement que les brancardiers qui les parcourent en portant une civière longue d'environ deux mètres éprouvent de la difficulté à franchir ces tournants brusques.

Plusieurs médecins-majors s'ingénierent à fournir aux vaillants brancardiers un moyen pratique de transporter rapidement et confortablement les blessés.

L'un d'eux, attaché à une formation sanitaire de l'Argonne, eut l'idée de fixer une sorte de chaise sur une roue de bicyclette.

Le blessé était maintenu sur la chaise par des courroies, et deux poignées, placées derrière le dossier, offraient une prise convenable au brancardier.

Mais cet ingénieux appareil avait un grave inconvénient : la roue enfonçait jusqu'à l'essieu dans le sol détrempé des boyaux.

L'inventeur fut donc amené à le modifier en remplaçant la roue par des brancards.

Avec cette transformation, l'appareil est devenu beaucoup plus pratique. On peut l'établir en un tour de main, avec des planches et des branches d'arbre. Dans les parties droites des boyaux, les porteurs peuvent avancer rapidement en posant les brancards sur leurs épaules. Pour franchir une courbe accentuée, l'homme-avant supporte les brancards à bout de bras, la civière prenant une position oblique, tandis que l'homme-arrière la relève en la soulevant par les poignées fixées au dossier.

Nous regrettons que la modestie de l'inventeur nous prive du plaisir de citer son nom. Il a droit à notre reconnaissance, à nous tous, qui avons sur le front un ou plusieurs êtres chéris, parents ou amis.



Chaise permettant de transporter des blessés à travers les boyaux les plus enchevêtrés.

### DISCIPLINE ET ATROCITÉS !

« Il n'est pas vrai que nous fassions la guerre au mépris du droit des gens. Nos soldats ne commettent ni actes d'indiscipline ni cruautés ». Ainsi dit la traduction française de l'*Appel aux nations civilisées* donnée par les Intellectuels allemands. Traduction un peu déformée. Le texte allemand dit : *Keine zuchtlose Grausamheid* (aucun acte de cruauté indisciplinée). En dépit de leur kultur, ils n'ont pas saisi la nuance. Ils expriment plus fidèlement leur pensée dans leur langue maternelle que dans la nôtre. Tenons-nous-en au texte allemand.

Quel bel épigraphe à inscrire au frontispice des *Rapports et procès-verbaux d'enquête de la commission instituée par décret du 23 septembre 1914 en vue de constater les actes commis par l'ennemi en violation du droit des gens* dont l'Imprimerie Nationale vient de publier le premier volume. La commission a commencé son enquête presque immédiatement après le recul des armées allemandes ; elle l'a poursuivie dans toute la région que l'ennemi avait occupée lorsqu'il poussait ses hordes sur Paris et qu'il était dans tout l'enivrement d'un triomphe qu'il tenait pour certain. Elle a recueilli les dépositions de témoins sur les faits auxquels ils venaient d'assister et sur ces dépositions elle a fait un rapport qui est déjà connu et sur l'exactitude duquel aucun doute ne peut être élevé quand on sait de quelle précision d'esprit, de quelle haute conscience sont pourvus les commissaires enquêteurs, M. G. Payelle, premier président de la Cour des Comptes; M. A. Mollard, ministre plénipotentiaire; M. G. Maringer, conseiller d'Etat; M. E. Paillot, conseiller à la Cour de Cassation.

Mais, si grande que soit l'autorité du rapport au bas duquel ils ont mis leur signature, rien ne vaut, pour lever les hésitations des fortes têtes « auxquelles on n'en fait pas accroire », de ces prétendus esprits impartiaux qui ne peuvent pas admettre que l'on attribue même à des ennemis, des actes odieux, des dépositions faites sous la foi du serment et signées de leurs auteurs. Il n'y a de bonnes histoires, dit-on couramment, que celles qui s'appuient sur des faits, des dates et des noms.

En la circonstance, les émulx de saint Thomas sont surtout certains neutres chez lesquels la neutralité se concilie avec quelque germanophilie. Les Allemands se sont répandus auprès d'eux en doléances éplorées sur les calomnies dont les poursuit la haine de leurs ennemis. Mais comment pourrait-on douter, étant donné leur douceur bien connue, que s'ils ont dû parfois faire acte de sévérité, ç'a été par justes représailles de la férocité du méchant agneau ! Un enfant de quatre ans les a couchés en joue avec un fusil de bois. Est-ce que cela ne justifie pas le sac de Liège. Ils ont pris des otages, fusillé des habitants inoffensifs, des prêtres, des femmes, des enfants, brûlé les villes et les villages, exigé de toutes les localités des contributions de guerre impossibles à réunir. Mais on avait tiré sur eux. On leur avait tendu des embuscades. Dans leur loyauté bien connue, ils ne s'étaient pas méfiés, n'avaient pris aucune précaution. Est-ce que cette perfidie ne méritait pas un châtement ?

Quant à tous les attentats contre les personnes et les propriétés, est-ce que la garantie des intellectuels déclarant : « Il n'est pas vrai que nos soldats commettent des cruautés » ne suffisait pas à faire justice d'accusations odieuses ?

Le système n'avait que des avantages. Il ne lavait pas seulement les Allemands de l'odieux des actes qui leur étaient reprochés, mais il le faisait retomber sur leurs accusateurs dont la perversion et le vice, seuls, avaient pu inventer de telles monstruosités.

Eh bien ! aujourd'hui ce ne sont plus seulement les enquêteurs qui se dressent pour proclamer l'infamie allemande ; ce sont les témoins, connus comme gens d'une honorabilité incontestée, qui, par des dépositions concordantes, viennent, par centaines, déclarer : « J'étais là ; voilà ce qui s'est passé sous mes yeux » et, dans beaucoup de cas : « Voilà ce qui m'a été fait à moi-même ». Ce sont quelques-unes des femmes qui ont été les victimes des violences de la soldatesque allemande qui disent ce qu'elles ont dû subir. Ce sont des témoins qui déposent qu'ils ont aidé à ensevelir des hommes fusillés, des femmes auxquelles les seins avaient été coupés, de petites filles de dix ou onze ans dont les pieds avaient été tranchés et dont le viol a été constaté par les médecins, des enfants de cinq ans, dont le cou était sectionné, sans que la tête fût complètement détachée.

Ce sont des témoins qui déclarent avoir vu les Allemands achever des soldats blessés et abattre des hommes désarmés qui se rendaient en levant les mains.

Ce sont des témoins qui apportent à la commission des échantillons des produits fabriqués dans le laboratoire ou d'après les formules de l'intellectuel Ostwald, l'un des signataires du manifeste, pour anéantir les villes par l'incendie, ou qui déclarent, comme à Sommeilles (Meuse) : « Le feu a été mis à l'aide d'un engin dont la majeure partie des soldats étaient munis et qui présentait l'aspect d'une très courte pompe à bicyclette. En quelques

instants, la commune tout entière n'a plus été qu'un vaste brasier ».

Ce sont des témoins qui rapportent avoir vu emmener ou avoir été emmenés eux-mêmes comme otages. Parfois, certains ont réussi à s'échapper. D'autres ont été renvoyés après avoir fait pendant des journées entières de longues marches sans recevoir aucune nourriture, abreuvés sans cesse d'injures et de mauvais traitements. Les cadavres de certains ont été relevés au loin fusillés. Aucune nouvelle n'a été reçue de beaucoup des autres.

Partout les témoins s'accordent à dire que les habitants ne s'étaient livrés à aucune provocation, que la majeure partie de la population s'était retirée, qu'il ne restait que des gens absolument inoffensifs et que dans toute la commune on n'aurait pas trouvé même un vieux pistolet.

Cela n'empêchait pas l'autorité militaire allemande de recourir aux allégations les plus grotesques, quand, à Lunéville, par exemple, le commandant en chef von Fasbender faisait afficher : « Des habitants de Lunéville ont fait une attaque par embuscade contre les colonnes de trains allemands. Le même jour, des habitants ont tiré sur des formations sanitaires marquées par la Croix-Rouge. De plus, on a tiré sur des blessés allemands et sur l'hôpital militaire contenant une ambulance allemande ». Ces « actes d'hostilité » dont l'exécution aurait demandé de l'artillerie et un nombre d'hommes important valaient bien les 650.000 francs de contribution imposés à la ville. Il n'y avait même de sérieux que cette exigence ainsi que les menaces de pillage et de fusillade dont elle était accompagnée.

Partout encore les témoignages concordent pour établir que les incendies ont été précédés d'une vaste entreprise de déménagement. Les marchandises des magasins, le mobilier des habitations étaient chargés soit sur des wagons, soit sur des convois de camions automobiles qui les transportaient en Allemagne. A Sermaize, par exemple, l'adjoint faisant fonction de maire déclare : « Le pillage a été général. Je tiens de personnes dignes de foi que des dames de la Croix-Rouge allemande venaient avec des voitures sur lesquelles elles entassaient les marchandises que leur passaient des soldats en train de dévaliser le magasin d'étoffes et de nouveautés d'un négociant mobilisé, M. Mathieu ».

A Baye, l'adjoint témoigne qu'il a vu, la veille du départ des Allemands, stationner dans la cour du château, parmi les occupants duquel était le duc de Brunswick, une voiture réquisitionnée dans le village et chargée de caisses qui furent dirigées sur Reims. Un procès-verbal de constat établit que le château fut pillé et une photographie montre l'état de désordre dans lequel les appartements furent mis.

Tout cela n'est pas le fait de quelques pillards, de quelques malfaiteurs isolés comme il peut s'en rencontrer dans une agglomération de millions d'hommes. Les photographies qui représentent les villes réduites à l'état de monceaux de débris, les cadavres de civils fusillés dans les champs, une bien faible partie des dévastations accomplies en quelques jours dans la région reconquise de notre territoire se joignent aux documents écrits pour prouver qu'en effet, les armées allemandes n'ont pas commis d'actes indisciplinés. Il y a vingt siècles, Tacite mettant en parallèle les Gaulois et les Germains, disait qu'ils faisaient la guerre, *Gallus pro gloria, Germanus pro praeda*. A travers les âges, le présent se relie au passé, avec cette différence que l'on voit bien que l'Allemagne est en plein dans cette phase d'organisation où le professeur Ostwald nous plaint de n'être pas encore entrés et que le grand maître de cette organisation, le Kaiser, mérite le nom que lui donne le professeur Lasson : *Deliciae generis humani*.

Mais, pourrait-on dire, cette organisation, les faits par lesquels elle se manifeste, sont une série ininterrompue de violations des conventions de La Haye sur le droit des gens que Guillaume II et son « brillant second » François-Joseph ont signées en 1907. Qu'importe ces chiffons de papier ! La doctrine allemande nous a appris que les traités et les conventions ne lient qu'autant qu'ils ne gênent pas. Quand ils deviennent encombrants, l'Allemagne a vite fait de leur signifier qu'elle est « au-dessus de tout ».

Georges DE NOUVION.

## LA CROIX DES CARMES

Parmi les noms qui reviennent le plus souvent dans les communiqués quotidiens, il en est de particulièrement évocateurs. C'est ainsi que, bien des fois déjà, la vision de la Croix-des-Carmes s'est imposée à nous.

Cette croix a été le témoin de sanglantes luttes. Elle se trouvait, il y a quelques semaines encore, placée entre les deux tranchées ennemies.

Alors qu'aux alentours tout a été détruit, ravagé et littéralement criblé de mitraille, elle était demeurée intacte. Frappés de cette circonstance, les soldats

survivants ont décidé de la préserver définitivement de l'atteinte des projectiles qui l'avaient respectée jusqu'ici. Ils l'ont donc déplantée et transportée en arrière pour l'ériger au cimetière de Petan au milieu des tombes de leurs camarades morts dans les combats du bois Le Prêtre. Depuis lors, et malgré les réseaux de fils de fer que l'on a disposés autour, tous les braves, qui l'ont sauvagée au prix de leur sang, veulent en conserver une parcelle, et c'est à qui se procurera un petit morceau du bois vénérable et déjà si entaillé qu'il court grand risque de subir plus de dommages du fait de ceux qui l'ont préservé, que de celui de l'ennemi qui n'a pu réussir à l'abattre.

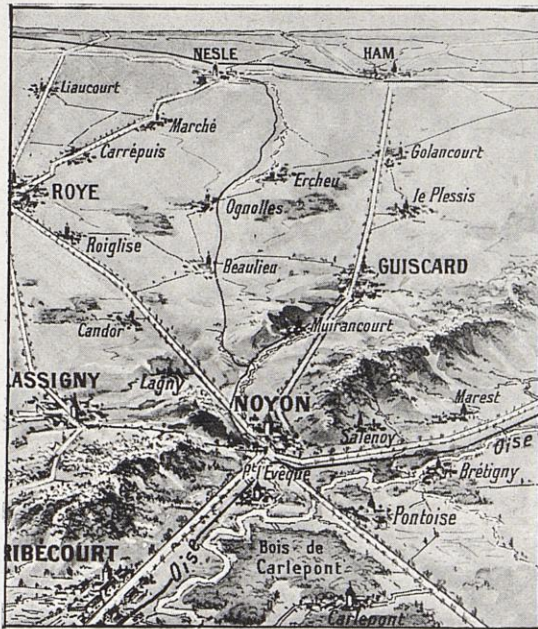
A. B.

## LA VIE MILITAIRE

### LA SITUATION DES ARMÉES

Encore plus que la semaine précédente, celle du 11 au 18 septembre a été marquée, sur toute l'étendue de nos lignes, par un duel d'artillerie d'une remarquable intensité, auquel s'est ajoutée, comme toujours, la lutte de tranchée à tranchée, au moyen des nombreux engins propres à cette guerre spéciale : bombes à courte portée, pétards, grenades à main, torpilles aériennes, etc... Enfin les travaux de sape et de mine se sont également poursuivis un peu partout.

On n'a signalé nulle part d'importantes attaques



ENTRE L'OISE ET LA SOMME.

d'infanterie. Cependant, l'ennemi a préparé des offensives qui jusqu'à présent ont avorté, dans deux régions éloignées l'une de l'autre. La première au sud de Berry-au-Bac, point où le front de l'Aisne se raccorde avec celui de Champagne. Depuis les environs d'Attichy, où nous occupons sur la rive droite de l'Aisne la forêt de Laigue et le plateau qui s'étend en avant vers l'est, la direction de notre front court de l'ouest à l'est ; tandis qu'à partir de Berry-au-Bac, le long du canal de l'Aisne à la Marne d'abord, puis en avant de Reims, il se rabat vers le sud-est, pour reprendre ensuite, au delà de Reims, une orientation plus sensiblement à l'est. Il en résulte, à Berry-au-Bac, un saillant, qui peut être considéré en cette qualité par l'ennemi comme un point d'attaque. Toutefois, ce saillant, qui tient à la configuration des rivières et du canal, n'existe en réalité que sur notre avant-ligne, car les véritables positions défensives de la région sont marquées, beaucoup plus en arrière, par la crête militaire des plateaux qui couronnent les deux versants de la vallée de l'Aisne entre Craonne et Cormicy, et dessinent plus au sud ce qu'on appelle en langage militaire la *jalaise de Champagne*, interrompue par les grandes vallées de l'Aisne, de la Vesle et de la Marne. En outre, près de Berry-au-Bac, au sud-est de cette localité, un ruisseau, qui prend naissance vers la hauteur isolée de Brimont, trace dans la plaine champenoise un sillon, qui décrit localement une courbe saillante ; et le canal suit cette courbe. C'est un arc tourné vers le nord-est, dont la corde, longue seulement de trois kilomètres, est marquée par la grande route de Reims, et dont le sommet est le hameau de Sapigneul, où se trouve un passage du canal avec écluse. C'est en particulier ce point de Sapigneul que visent les Allemands. Les conditions topographiques montrent qu'une action à cet endroit ne peut guère avoir qu'un intérêt loca-

lisé, tout aussi bien de notre part que de celle de l'ennemi. Quoiqu'il en soit, d'ailleurs, les efforts des Allemands sur Sapigneul paraissent assez facilement tenus en échec.

La seconde attaque préparée par l'ennemi s'adresse à un front beaucoup plus vaste, d'une trentaine de kilomètres de développement, en Lorraine, depuis nos positions voisines d'Arracourt, sur la frontière de Lorraine annexée, au sud de Château-Salins, jusqu'à celles du ruisseau de Leintrey, à l'ouest de Blamont, en passant par la forêt de Parroy. Depuis quelque temps, nos communiqués signalaient, dans ce secteur, de fréquentes reconnaissances allemandes, toujours repoussées facilement. Une violente canonnade a suivi, pendant plusieurs jours, faisant pressentir une offensive sérieuse. Nos pièces y ont très efficacement répondu. Puis, elles ont pris pour objectifs des rassemblements de troupes, des cantonnements, etc... et en fin de compte, l'attaque a été paralysée dans sa préparation même. Telle est la situation à l'heure actuelle, et rien ne fait prévoir une nouvelle tentative à bref délai. L'impression générale que donnent les nouvelles de la semaine est celle d'une supériorité de plus en plus marquée de notre artillerie lourde sur celle des Allemands. Nous voyons aussi qu'à tous les tirs de destruction entrepris par les batteries ennemies répondent maintenant, de notre part, des tirs analogues de représailles. Mais les nôtres ont toujours pour buts des installations militaires.

En Russie, la physionomie générale de l'ensemble des opérations s'est jusqu'à présent peu modifiée. Il est évident que nos alliés sont en meilleure posture, sous le rapport du matériel et des munitions, sans cependant atteindre encore au degré qu'il faudrait, et qu'on travaille, dans tout l'empire, à réaliser. La retraite, adoptée en principe comme système de défense, continue vers l'est et vers le nord, mais beaucoup plus lentement, et toujours avec la même méthode et le même calme. L'offensive allemande a cessé, quant à présent, dans la région de Riga et sur la moitié occidentale de la ligne de la Dwina. Sur l'autre moitié, au contraire, et dans la direction de Dwinsk (Dunabourg) la pression de l'ennemi augmente graduellement. Dans la région comprise entre Dwinsk et le nord de Vilna, il a fait de sensibles progrès, même parmi les lacs nombreux qui couvrent une partie de ce territoire. Au sud de ces lacs, il est parvenu sur le chemin de fer. Les Russes ont rétrogradé peu à peu, tout en livrant de rudes combats.

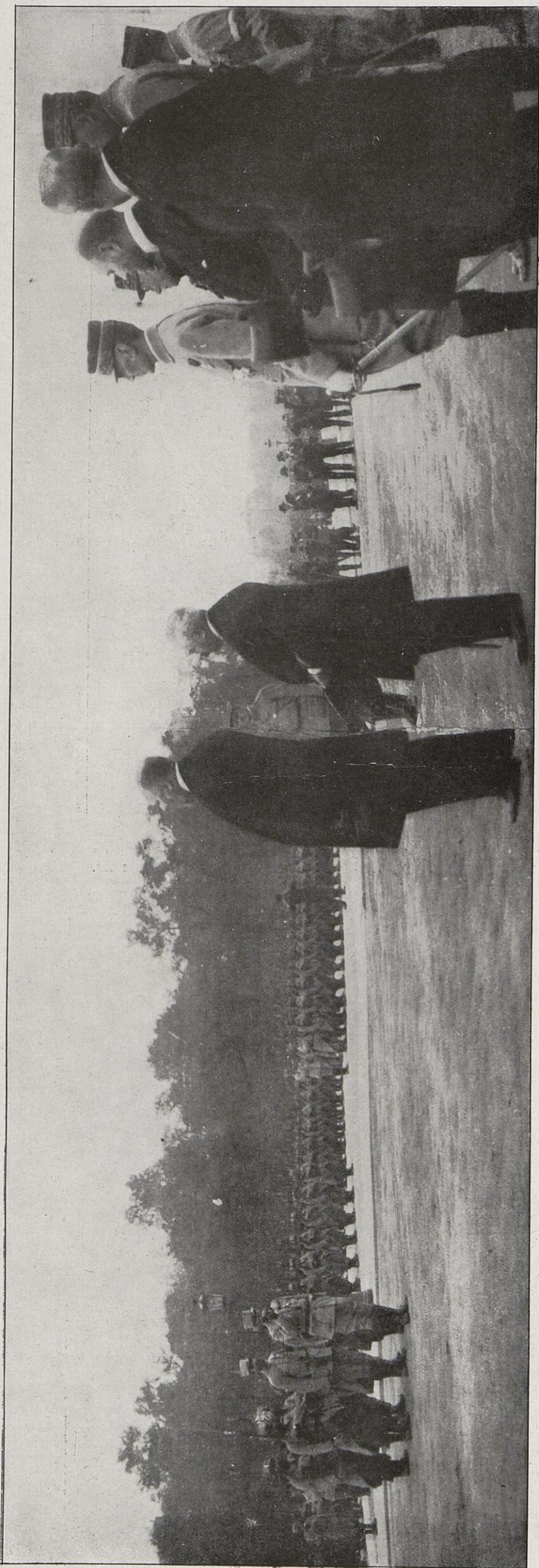
Au sud de Vilna, dans la région située à l'est du Niémen moyen, qui s'étend jusqu'à la hauteur de Grodno, on signale aussi un progrès des Allemands, bien que les Russes les tiennent en échec directement à l'est de Grodno, vers Skidel. Il est à prévoir que l'abandon de Vilna va s'imposer dans un délai rapproché, toujours pour éviter de laisser des saillants dangereux. D'ailleurs, au sud du haut Niémen, à partir de la région de Grodno, l'armée russe du centre se replie régulièrement. On avait pensé que ce recul aurait pour limite le cours de la rivière Chara organisé défensivement. Mais les dernières dépêches donnent à croire qu'il s'étendra plus loin vers l'est, et il est difficile de savoir jusqu'où l'état-major de l'armée russe jugera utile de le continuer. C'est encore une raison pour que le front à l'est du Niémen moyen suive le même mouvement, et pour que ce mouvement s'étende à Vilna.

Il se passe peu de chose dans la région marécageuse du Pripet, qui ne se prête pas facilement aux opérations de quelque envergure. Mais il n'en est pas de même au sud de ce large obstacle. L'armée du général Ivanhoff, au lieu de continuer à se retirer dans la direction de Kiev, revient en arrière, bousculant l'ennemi. Elle ne cesse de remporter jusqu'à ce jour de brillants succès, dont l'ensemble constitue bien une réelle victoire. La semaine dernière, il était question de 17.000 soldats austro-allemands faits prisonniers, avec le nombre d'officiers en rapport, leurs canons et leur matériel. Aujourd'hui, le chiffre des soldats prisonniers dépasse 40.000 et le reste est en proportion.

Les Russes ont dépassé leurs positions sur le Horyn ; ils sont rentrés en Galicie, ont repris la ligne du Séreth, puis l'ont franchie, ont atteint celle de la Strypo, et l'ont même dépassée vers la Zlota Lipa. A l'extrémité sud du front, ils rejettent les Autrichiens de l'autre côté du Dniester. Cette victorieuse offensive peut encore se développer, dans une certaine mesure, malgré le recul de la principale armée au nord, parce que la vaste région du Pripet met un très sérieux obstacle à une entreprise de l'ennemi, entre l'armée qui avance et celle qui recule. Mais cette région des marais, malgré son caractère défavorable aux opérations d'une armée, n'est cependant pas impénétrable, et en tout état de cause elle est à surveiller de très près. Il serait mauvais que l'intervalle entre les deux armées qu'elle sépare s'agrandisse outre mesure. Mais ce qui nous apparaît là, il n'est pas douteux que nos alliés le voient comme nous et mieux que nous.

Général BERTHAUT.

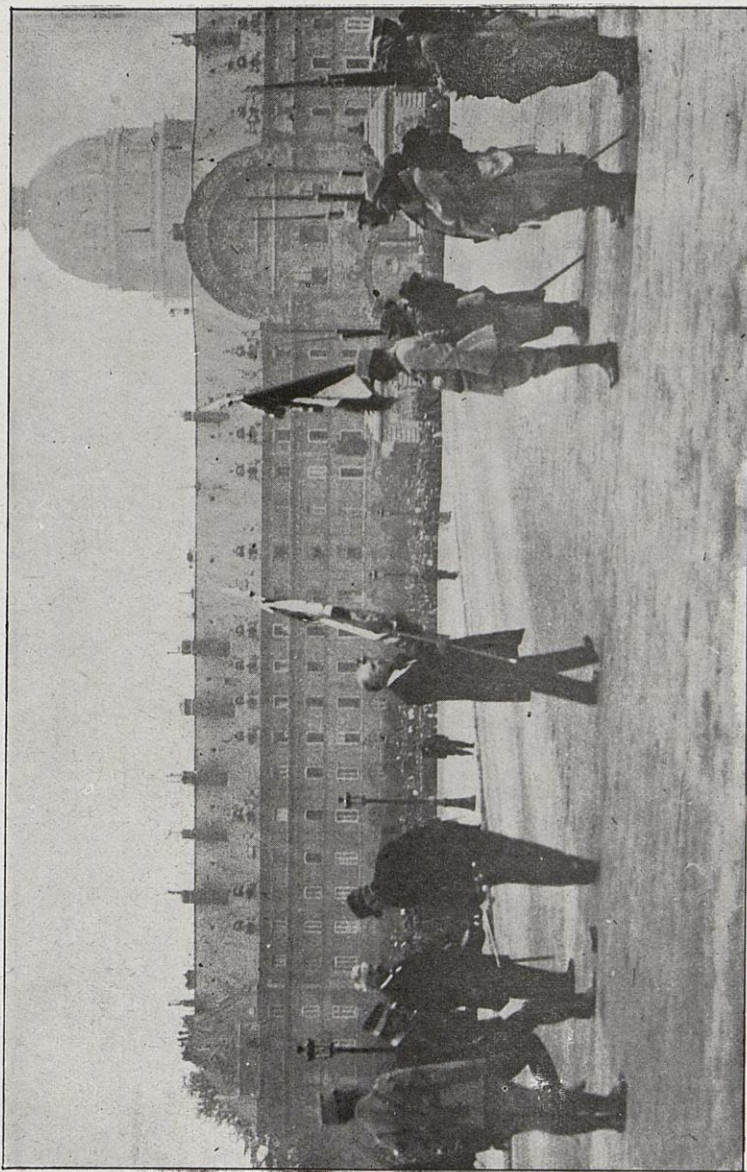




LA CÉRÉMONIE DE L'ESPLANADE DES INVALIDES. — Le Président, au moment de remettre aux deux régiments territoriaux d'infanterie, leurs drapeaux, harangue les soldats massés sur l'Esplanade des Invalides.



M. Poincaré, accompagné par une escorte de généraux, décore les mutilés de la guerre et se penche pour donner l'accolade à un grand blessé que l'on a dû apporter sur une civière.



Au milieu de l'émotion générale, le Chef de l'Etat remet les drapeaux au lieutenant-colonel Bétourné, du 230<sup>e</sup>, et au lieutenant-colonel Montfoux du 237<sup>e</sup>, eux aussi profondément émus.

## X LE KAISER EN GONDOLE

C'était le 14 avril 1909, le mercredi de Pâques. A cette époque, le *Giornale d'Italia*, organe de M. Sonino, estimait que les sentiments existant entre les deux pays témoignaient d'une certaine *incertitude tracassière*, à cause de l'attitude de l'Allemagne qui soutenait *trop ouvertement* les intérêts autrichiens dans les Balkans.

La politique de Guillaume décida donc que M. de Bulow aurait une entrevue à Venise avec M. Tittoni, ministre des Affaires étrangères. Cette conférence se tint à l'hôtel et fut suivie d'un déjeuner de *treize* personnes parmi lesquelles — outre la famille du chancelier, l'amiral commandant l'escadre de l'Adriatique du Nord, le préfet et le maire — se trouvait le sénateur italien Blaserna, grand ami de M. de Bulow.

Le Kaiser devait arriver le lendemain avec l'impératrice et le prince Oscar pour repartir vingt-quatre heures après, via Corfou, sur son yacht « Hohenzollern », escorté du cuirassé « Hambourg ».

La politique de Victor-Emmanuel décida, elle, que la famille royale d'Italie n'irait pas à Venise, et que le Kaiser ne trouverait devant lui que des fonctionnaires.

On était en pleines vacances de Pâques, d'innombrables touristes — dont Jules Claretie — traversaient la dolente cité de Desdemone. Ils erraient, admiratifs, à l'intérieur de Saint-Marc et du Palais Ducal, grimpaient l'escalier des Géants, grouillaient dans les ruelles pittoresques du quartier du Rialto, stationnaient sur les 376 ponts de cette ville-mosaïque qui faisait dire à Goethe, du haut du Campanile : « Mais, c'est la république des castros ! » Il était presque midi. Les tourelles grises du « Hambourg » et les oriflammes du « Hohenzollern » se découpaient sur la mer bleue, la fanfare du yacht impérial installée devant le café Florian exécutait un pot-pourri du « Prophète » et des danses de Brahms, lorsqu'un coup de canon tiré du cuirassé annonça que le train allemand entrain en gare.

Quelques minutes après — le temps des petits discours nécessaires — le Kaiser prenait place dans la gondole municipale à sept rameurs. Il portait l'uniforme d'amiral, coiffé de la casquette blanche que lui imposait le soleil... En passant devant les palais dont les pieds de marbre trempent depuis toujours, dans l'eau du Grand Canal, couleur de mousse et couleur d'émeraude, l'œil fixé sur l'escadrille des barques pavées qui l'escortaient, le théâtral souverain, poète à ses heures et librettiste d'opéra, devait certainement regretter de n'être point revêtu de la dalmatique d'or des Doges et de ne pouvoir s'offrir le luxe de lancer dans les flots, suivant l'usage, l'anneau qui les fiançait à l'Adriatique... Epousailles impossibles ce mercredi de Pâques, rêve inutile du plus mégalomane des pangermanistes.

Cependant les citoyens de Venise la Sérénissime, le regardaient passer sans enthousiasme. Ce n'était pour eux qu'un cortège banal d'embarcations, un défilé nautique quelconque, une simple partie de régates de jour férié. Combien tout cela leur semblait loin des galas carnavalesques immortalisés dans les musées de la ville par les tableaux des Canaletto, des Bellotto et des Guardi.

Jadis, les Vénitiens offraient aux monarques des fêtes qu'ils eussent été incapables de leur rendre, cette fois, ils n'avaient même pas songé à reconstruire le *Bucentaur*, même en carcasse de feu d'artifice. Pourquoi auraient-ils agi autrement, puisqu'ils résistèrent inlassablement, par tradition, aux empereurs d'Allemagne — y compris Barbe-rousse, — aux rois de Hongrie et au Turc ?

La robe que portait l'impératrice était un tissu d'Orient envoyé dans un lot d'étoffes brillantes par le Grand Seigneur, et taillé bourgeoisement par Frau von Haake, directrice des ouvrières à la journée du Palais.

Et les descendants des modèles de Carpaccio : patriciens, bourgeois, verriers et gondoliers manquèrent encore d'enthousiasme. Ils recevaient mieux les ambassadeurs au XVIII<sup>e</sup> siècle. Des processions évoluaient sur la Piazza, les cloches sonnaient et « devant cette gloire, au bruit cinglant des fifres, des trompettes et des tambours, les pigeons s'enfuyaient en essaims apeurés. Le Grand Canal avec ses milliers de galères, de gondoles et de felouques, soudées bord à bord, n'était plus qu'un tapis charmé et mouvant de soies, de satins et de fleurs ».

Rien de tout cela pour le Kaiser et M. de Bulow. Et la gondole de Guillaume avançait de toute la vitesse de ses quatorze avirons. Sa première visite fut pour l'archiduc autrichien Charles-Etienne qui se trouvait à Venise, comme par hasard, à bord de son yacht « Rovenska ».

Le lendemain matin, à cinq heures, le « Hohenzollern » se rendait à Corfou.

Durant ce court voyage dû exclusivement à la cause austro-allemande, un Français relevait sur une muraille blanche et rose de Chioggia — le pays des dentelières — tout près, une inscription peu archéologique, mais qui révélait un état d'âme populaire : *V. V. gli Irredenti et M. M. l'Austria ! Vivent les Irredentistes, et Meure l'Autriche !* Et ce Français, c'était Jules Claretie.

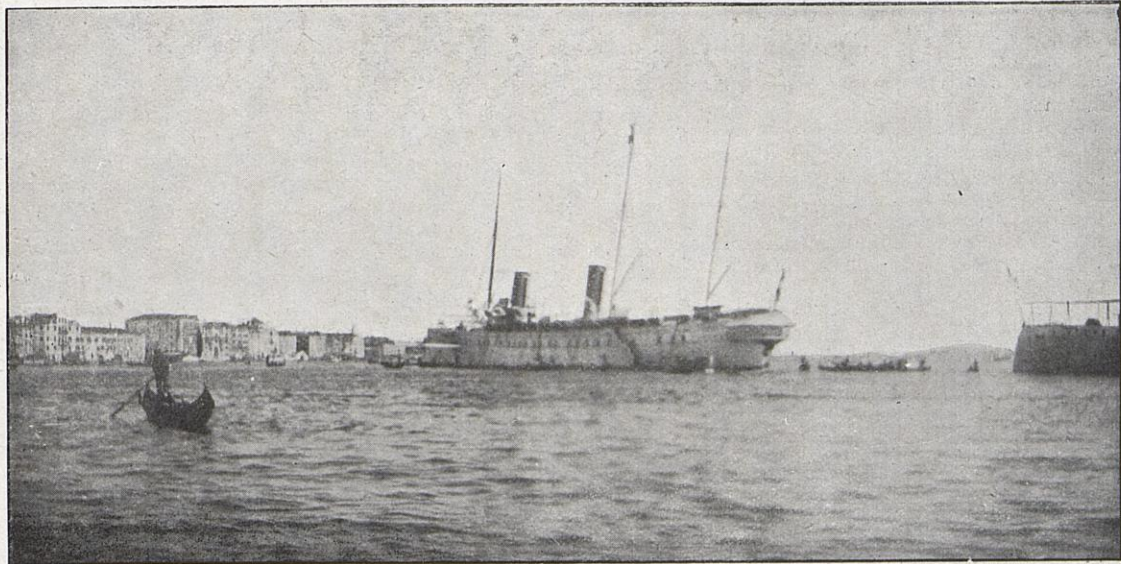
Maurice VAUCAIRE.



LE KAISER A VENISE. — Lors de son dernier voyage dans la merveilleuse cité dont il ne désavoue pas aujourd'hui le bombardement aérien par les aviateurs autrichiens, le Kaiser fait son entrée à Venise, en costume d'amiral de la flotte allemande.



DEVANT LE PALAIS MOROSINI-ROMBO. — Le Kaiser et les officiers de sa suite s'embarquent sur les poétiques gondoles vénitiennes.



DANS LE BASSIN DE SAINT-MARC. — Le yacht impérial « le Hohenzollern », flanqué des gondoles vénitiennes, auprès desquelles il paraît un formidable bâtiment.

LE DERNIER VOYAGE DU KAISER A VENISE

## LA SEMAINE

En face de cet Hindenburg en bois comme une idole et que la superstition barbare garnit de clous d'argent, de fer ou d'or, il est beau, il est réconfortant de voir « Helvétiens » et Français enfants, pour ainsi parler de la même race morale, inaugurer, unis dans une commune pitié admirative, le monument du romancier vaudois Edouard Rod; sans doute les temps paraissent peu propices aux cérémonies littéraires; l'Europe a d'autres soins. Les lauriers sont tôt fanés qui ne plongent pas dans la tranchée leur verte tige; il semble même que ce soit mesurer des souvenirs, et de l'hommage que de les détourner du champ de bataille. N'est-il pas exact en effet que l'on éprouve souvent une sorte de gêne à plaindre ou à louer quand la compassion ou la louange s'égarent en deçà du front?

Il convient cependant aujourd'hui de s'arrêter sans remords au pied du monument d'Edouard Rod et d'y faire une station de recueillement. Le bronze ici a sa signification nette, précise, moulée avec l'effigie incorporée en subtil alliage au métal même: ce bronze de littérature et d'art, c'est encore la guerre. Car



Le capitaine aviateur Sallier mort dans un récent combat contre un aviatik.

c'est l'heure où, en effet, pareilles aux divinités des combats d'Homère, les idées luttent à côté des héros. Plus que jamais, les idées sont des forces. Sensible à la conscience obscure du dernier de nos poilus, leur présence exalte les cœurs, élargit les gestes, ennoblit la mort. Chaque aube les voit plus impératives et plus sacrées. Ayant l'éternité pour elles, glorieuses, sereines, elles se nourrissent du plus pur de nos sacrifices, et c'est par le sacrifice qu'elles se réalisent un peu plus chaque jour.

Voilà pourquoi lorsque le ciel, la terre et les eaux guerroient, déchainent la foudre, la victoire ou l'agonie, une compagnie d'esprits éminents de Suisse et de France — écrivains, politiques, philosophes, vigneron — s'assemble autour d'un piédestal et de quelques discours. Ces hommes affirment par leur simple hommage et l'unique vertu de leur adhésion qu'au-dessus des férocités, des attentats, des crimes, des atrocités et savants réveils de la brute humaine, l'âme et la pensée conservent leur crédit, leur puissance, leur mission, leur souveraineté. Ils affirment aussi qu'ils croient à la légitimité des « petites patries ».

Et cela ne se claironne pas avec des mots éclatants. Nul ne s'avise de s'indigner, de flétrir, de maudire. Ce serait un erreur et un manquement aux lois du bon ton. On est en pays voisin, en pays neutre. Quelle que soit l'atmosphère amicale il convient de ne pas courir le risque de désobliger l'amitié. N'oublions pas que c'est sur cette terre libre que nos grands blessés naguère ont senti passer sur leur front le souffle avant-coureur de la Patrie... L'on s'est réuni d'ailleurs, de part et d'autre pour célé-

brer un citoyen suisse qui écrit — et doublement — en excellent français, mais ne déserta jamais son pays vaudois. Ce parfait écrivain qui eut profondément ressenti l'orgueil d'appartenir à l'Académie ne voulut pas, en dépit du grand honneur promis, répudier sa nationalité, renier son canton. A l'atmosphère de Nyon, à la tradition helvétique, il devait cette dignité intérieure, cette sobre tendresse, un peu triste, un peu repliée, si finement mêlée à la teinte, au mouvement, à l'intimité des paysages; il leur devait cette fierté qui composait le meilleur de sa force morale et de sa fidélité au sol natal. Cette fidélité, cette force, elle est la marque psychologique, l'empreinte morale des Suisses. Quand ils mettaient, jadis, au service de nos rois leur science militaire et qu'ils versaient leur sang pour nos gloires le souvenir de la Patrie soutenait leur valeur. Le jour où l'un d'entre eux pour pratiquer une brèche dans le carré ennemi saisit de toute sa viguerie une brassée de halberdards et de piques et tomba percé de coups, il avait recommandé son foyer à ses compagnons d'armes et puisé dans la pensée du canton natal la force de son dévouement.

Edouard Rod fut un bon Helvète. Il savait, à une époque où il était facile de l'oublier, qu'il faut une base, un terroir à la pensée comme au cœur. Répétons qu'il fut aussi un bon Français: il nous avait choisis « préférés », écrit M. Paul Bourget, dans un temps où le prestige des victoires allemandes étonnait, fascinait tant d'intelligences et en Europe et chez nous ». On doit s'en souvenir avec reconnaissance. On doit ajouter qu'Edouard Rod n'ignora jamais le

« fond » de la Kultur. Il l'a laissé entendre et mieux qu'à demi. L'Allemagne ne pouvait être le climat de son cerveau et de sa sensibilité. Célébrer sa mémoire, son œuvre et son pays, dresser son image en face de la barbarie qui détruit la beauté, viole le droit, déchire les contrats et les pactes, c'est affirmer qu'il y a toujours place au soleil et dans les âmes pour l'art, la dignité, la justice — pour l'honneur, pour la liberté.

J. DE BARONCELLI.

## GRANDE TOMBOLA

Organisée par le Syndicat de la Presse Française

Voulez-vous venir au secours de séprouvés de la Guerre Civile et Militaires

Oui!

Voulez-vous payer à tous ceux qui ont souffert et qui souffrent encore pour vous, votre dette de reconnaissance?

Oui!

Achetez des petites pochettes

Vous y trouverez

Quoi?

Des dessins admirables signés de nos plus grands Maîtres.

C'est tout?

Non!

Dans cent mille pochettes, vous trouverez des Bons pour

UN MILLION

depuis 25.000 fr. jusqu'à 5 francs.

Et avec ces bons?

Avec chacun de ces Bons selon votre chance vous pouvez acheter ce que vous voudrez dans le magasin que vous voudrez comme avec un billet de banque.

Achetez les petites pochettes pour le prix que vous voudrez.

## ÉCHOS

L'AFFICHE DES GOURBIS

Le dessinateur Barrère a composé au front deux curieuses affiches de petit format: *Guillaume l'impérial cabotin* et *François-Joseph l'impudescible* qui obtiennent chez les poilus un grand succès. Elles tapissent les gourbis, égayant les tranchées, et sont mises en bonne place dans les postes de commandement.

Ces deux affiches ne sont pas vendues aux poilus, elles leur sont offertes par Barrère. A ceux qui peuvent les payer, elles sont cédées à un prix très modique, et le produit de la vente est consacré à de nouvelles réimpressions.

BIBLIOGRAPHIE

*Le Livre de la Consolation*, tel est le titre d'un ouvrage que vient de publier Dom HÉBRARD, bénédictin de l'Abbaye St-Martin, de Ligugé, et qui s'adresse plus particulièrement aux Femmes de France.

Quelle étrange entreprise de vouloir consoler ceux qui pleurent!... Vous n'y parviendrez pas diront les uns: les cœurs meurtris, les âmes douloureuses sont choses si difficiles à manier, que d'avance votre tentative est condamnée à l'impuissance. — Pourquoi d'ailleurs essayer de les guérir? diront les autres. Ne vaut-il pas mieux s'abîmer dans sa peine, s'y résigner avec une stoïque énergie, en jouir avec amertume?... Une telle attitude est la plus belle que l'on puisse rêver sous la domination du mal. Accepter la consolation, c'est faiblesse. — Oh! que non, répond l'auteur, car la souffrance nous est donnée pour monter trouver Dieu, nous unir à Lui, façonner en nous une personnalité meilleure: plus forte et plus douce, plus surnaturelle et plus humaine. *L'épreuve vous a touchés pour que vous deveniez plus vivants*. La consolation que je vous apporte est celle du Christ Jésus. En vous libérant de l'égoïsme ou de la faiblesse qui vous guettent, elle fera votre éducation d'âme. En vous aidant à mieux aimer « ceux qui sont partis » et « ceux qui restent », tout ce qui est grand, noble, héroïque, elle fera descendre en vous la Paix, principe de l'action féconde, rayonnante et créatrice de bonheur. « Prenez et lisez! »

1 vol. in-16 (280 pages). Prix: 2 fr. 75. G. Beauchesne, éditeur.

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

La brochure *Situations*, véritable guide pour le choix d'une carrière, est adressée gratuitement sur demande adressée à l'École Pigier, 53, rue de Rivoli, Paris.

## LA CUISINE ET LA TABLE

Tout le monde connaît l'axiome de Brillat-Savarin: « Un dîner sans fromage est comme une belle femme qui n'aurait qu'un œil ». La comparaison quoique un peu singulière n'en est pas moins très juste. Et Talleyrand a dit une vérité dans sa vie: « Le fromage est le premier des desserts ». On le trouve sur toutes les tables, à la table du riche comme à la table du pauvre, c'est le régal de l'homme des champs, la nourriture presque unique du montagnard. Envoyez donc du fromage sur le front, je suis sûre qu'il sera bien accueilli, ce sera comme un souvenir de la ferme, de la chaumière, des plaines, ou des montagnes dont nos chers soldats sont pour le moment éloignés.

POPOTE.

## Œufs farcis au homard

Si vous avez des dessertes de homard, voilà un joli plat, qui plus est délicieux. Faites durcir autant d'œufs que vous avez de convives. Une fois durcis, retirez-les plongez-les dans l'eau froide pour les écaler plus facilement.

Fendez-les en deux dans le sens de la longueur. Retirez-en les jaunes que vous mettez dans une assiette et réservez les blancs.

Mettez avec le jaune votre homard dont vous avez enlevé la carcasse et coupés en petits dés; amalgamé le tout en ajoutant un peu de beurre frais.

Ajoutez quelques câpres et remplissez-les blancs d'œufs avec cette pâte. D'autre part, faites une belle mayonnaise bien épaisse, que vous étendez au fond du plat qui devra paraître à table; dressez dessus les moitiés d'œufs disposées en étoile, et cercelez le plat d'un ruban de persil haché, ou mieux encore de petits cœurs de laitues quand la saison le permet.

## MENUS

Déjeuner.

Boudin noir grillé  
Tendrons de veau aux petits pois  
Laitues braisées  
Charlotte aux fraises

Dîner.

Potage au cresson et au cerfeuil  
Homard à l'américaine  
Carbonnades flamandes  
Pigeons rôtis  
Haricots flageolets  
Salade  
Tarte aux pruneaux

## LA MODE

La mode d'automne se montre gracieuse et originale. Dans presque tous les modèles, la fourrure discrètement se glisse. Sombre sur les ensembles clairs et claire sur les harmonies plus foncées. Ce charmant contraste plaît à toutes. Quelques tailleurs sont amusants, car ils forment aussi, par une ingénieuse combinaison nouvelle, une petite robe très habillée, susceptible d'être vue à un thé élégant, en visites, voire à un petit théâtre: en moire « écorce », ou en cachemire souple. La jupe, très ample, a un tour inouï que le tissu d'une rare souplesse empêche de deviner. Elle se fronce à la taille, sous une ceinture de skungs, piquée d'une fleur, ou s'enroule d'un large velours élargissant exprès la taille. Le corsage, très court forme brassière.

Ces robes, très courtes, à poches apparentes, se complètent toujours d'un amour de veste originalement coupée,



Robe de satin noir, corsage et garniture de Chantilly.

large et dégagée tout à la fois et qui s'orne de poches placées en basques, de façon imprévue et laissant apercevoir le mouchoir de vieille dentelle.

La seule garniture de ce genre de costumes, d'un goût très nouveau et exquis, c'est la broderie de soie et soutache en « camaïeu », disposée artistiquement sur cet ensemble, d'un chic très parisien!

Pour accompagner cette tenue, qui convient, je le répète, au « footing » matinal du bois, aux promenades de l'après-midi, aussi bien qu'aux concerts de charité, très nombreux en ce moment, on porte le grand chapeau de velours ou de panne, d'une ligne toute nouvelle à peine orné d'un côté et formant capeline en teintes nettement tranchantes; ou le « postillon » de soie noire, cravaté de faille et orné d'une boucle en acier bruni.

Les formes, très dégagées, permettent maintenant de voir tout un profil et la coiffure redevient très étudiée. Les ondulations larges se perdent en un joli mouvement de bouclettes. Enfin, le joli accessoire nouveau de la saison, complément de toute toilette élégante, c'est: l'indispensable « sac » féminin.

Les chaussures sont, elles aussi, le grand luxe de la toilette.

Pour le tailleur, c'est toujours la botte « à la Russe », lacée de côté; en velours, chevreau ou antilope, de la teinte de la robe ou du chapeau.

Comtesse MAUD.